



Happy Ending, 2005, de Taiyo Onorato et Nico Krebs. PHOTO COURTESY RAFFERVONSTENGI, N. ZÜRICH

# Points de chutes et routes sans but



De g. à dr.: Broken Fall (Organic), 1971, Broken Fall (Geometric), 1971 et Fall 1, 1970 de Bas Jan Ader. PHOTOS COURTESY MUSEUM BOLLMANS VAN BEUNINGEN, ROTTERDAM

## PHOTO Jonglant avec le réel, les trois artistes de l'expo «Ready (to Be) Made» au Bal, à Paris, se jouent des images et des vidéos.

Par **BRIGITTE OLLIER**  
et **ÉRIC LORET**

L'été incite à la loufoquerie. Démonstration pratique au Bal, avec le légendaire Bas Jan Ader (1942-1975), associé à deux artistes contemporains, Taiyo Onorato et Nico Krebs. Titree un peu par les cheveux, «Ready (to Be) Made», l'exposition n'explique pas vraiment le pourquoi de cet improbable trio, qui peut paraître artificiel, mais chacun se débrouillera sur place avec ces bricoleurs maison.

Le Néerlandais Bas Jan Ader est en haut, en première ligne, le duo suisse (qui vit à Berlin) au sous-sol. L'œuvre de Jan Ader, si elle se prête à l'imitation (cf. le site qui lui est dédié, où la part belle est faite aux hommages), se rattache à «une vision de l'artiste fortement enracinée dans les clichés romantiques», comme l'a souligné l'historien de l'art Frédéric Paul,

«à l'opposé des artistes conceptuels "froids", actifs au même moment sur la scène new-yorkaise». Jan Ader se distingue par son approche multiple : performance, cinéma, des-

sin, etc. ; tout l'intrigue. C'est un oiseau migrateur, qui s'installe dans la Californie de Baldessari, se marie à Las Vegas, et invente l'art de la chute en solo au début des années 70.

**FORFANTERIE.** Au Bal, sont projetées quatre vidéos : *Fall 1*, *Fall 2*, *Broken Fall (Geometric)* et *Broken Fall (Organic)*, probablement les plus populaires de l'artiste. Elles ont la brièveté d'une bonne claquette sur les fesses, elles laissent baba, comme les chutes du Niagara. Jan Ader est un hypnotiseur né. Ce qui reste si poétique, si longtemps après sa disparition – un naufrage dans l'Atlantique au cours d'une performance –, c'est la simplicité de son travail. Pas de forfanterie, même quand il tombe de haut (d'un toit, à Los Angeles), l'artiste se ramasse en beauté. Il est proche du cinéma muet, de l'improvisation, et ses petites cascades rafraîchissent par leur idée fixe. La caméra est posée, action, il se lance, voilà c'est fini. Que s'est-il passé ? C'est si rapide qu'on ne le sait pas toujours, et qu'il faut revoir la vidéo pour s'apercevoir que Jan Ader, avant la fin, se préoccupe du rebondissement. De sa trajectoire. Il est une balle de ping-pong ; plus tard dans sa vidéo *I'm Too Sad to Tell You* (1971), il sera une vraie madeleine, pleurant, silencieusement. Au-delà de ces best-sellers de la chute, une œuvre reste à découvrir, que l'on pourra se procurer à la librairie du Bal, *Please Don't Leave Me*, la monographie publiée en 2006 par le musée Boijmans van Beuningen (en anglais).

En bas, le duo suisse, lui, fait du bruit. Au début, en descendant l'escalier, on pense même qu'il y a des travaux de plomberie, forcément, c'est l'été. Mais non, c'est leur

installation, *Blockbuster* (2012), encore un truc de ciné muet, une œuvre sur la désynchronisation de l'image et du son. On se dit, du coup, que c'est peut-être ça le rapport avec Bas Jan Ader : ça cloche, il y a du rêve qui s'imisce dans le corps, un bouchon de ouate entre les gestes et leur écho. Bas Jan Ader tombe sans bruit et donc, pour nous, sans se faire mal; *Blockbuster* cogne sans rien détruire : l'installation est composée de deux éléments qu'on ne relie d'abord pas. D'un côté, un projecteur 16 mm et un film où l'on voit un type, monté sur une échelle, donner des coups de massue fictifs sur des bâtiments en arrière-plan, selon le principe bien connu des touristes qui consiste à poser devant la tour Eiffel ou celle de Pise en faisant semblant de s'appuyer contre elles. De l'autre côté de la pièce, une étrange machine à percussions, programmée comme un carillon pour imiter les bruits que l'on voit sur la vidéo, parfaitement synchronisée, rendant la fausseté de ce que l'on voit d'autant plus assourdissante. Une sorte de ventriloquie de l'être : c'est moi qui fais ça mais ce n'est pas moi, le genre d'état schizoïde qu'on ressent, adolescent. Je tombe, je casse, je me fracasse, mais ce n'est pas moi, je survis toujours.

**DIAPHRAGME.** A côté de cette installation étrange, les murs sont tapissés de photographies qui correspondent à plusieurs séries du duo. *The Great Unreal* (1) est un voyage à travers les Etats-Unis où les deux farceurs bouleversent le paysage en y ajoutant des routes, des croix, des taches, des trous, des maisons, des trous dans des maisons.

**muet,  
tombe  
uté.**

Non pas grâce à Photoshop mais, si l'on ose dire, avec les doigts. Même principe que la photo posée devant la tour de Pise, le bras levé mais à l'en-

vers : cette fois, Onorato et Krebs découpent des images de routes, les collent sur un carton, les fixent sur un bâton puis les brandissent devant l'objectif au milieu d'un paysage réel. Diaphragme large ouvert, hop, voilà un chemin tracé au milieu du désert, des maisons annulées, un parcours remplacé par un autre. C'est un peu comme tourner les panneaux dans tous les sens pour donner à l'espace une nouvelle signification.

D'autres fois, Onorato et Krebs interviennent in vivo dans le paysage, comme avec cette étrange photo où une cohorte de frites semble s'avancer sur un piton rocheux : militaires, touristes, secte suicidaire, cheveux en pomme de terre ? Dans d'autres séries (*Building Berlin* ou *Un' espressione geografica*), ils ajoutent devant des bâtiments, toujours en jouant avec la perspective, des structures de bois au premier plan qui paraissent s'encastrent dans les immeubles, les prolonger, les redécouper selon une architecture qui n'était pas celle prévue au départ. On pense cette fois à une autre blague, celle qui consiste à dessiner au sol l'ombre portée d'un banc ou d'un réverbère, de façon à inscrire l'éphémère dans une éternité dévaluée et dérisoire. Lorsque le soleil tourne, l'ombre reste collée au sol. Si l'immeuble tombe, il reste sa forme, mais pas tout à fait, car comme Sol LeWitt, les deux artistes ont vu, dans l'enchevêtrement de lignes qui composent le dessin d'un cube en 2D, des dizaines de possibilités. Avec Onorato et Krebs, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, et en plus, il est en crue. ◆

(1) Catalogue aux éditions Patrick Frey, 120 €.

**READY (TO BE) MADE  
BAS JAN ADER, TAIYO ONORATO  
& NICO KREBS**

Le **Bal** 6, impasse de la Défense, 75 018 Paris.  
 Jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre. Rens. : [www.le-bal.fr](http://www.le-bal.fr)

**Bas Jan Ader est proche du cinéma muet,  
de l'improvisation. Même quand il tombe  
de haut, l'artiste se ramasse en beauté.**